ETUDE

La Compagnie des Bronzes, une entreprise bruxelloise entre art et industrie[1]

Une exposition et une publication mettent les projecteurs, cette année, sur ce qui fut la plus grande fonderie belge de bronze d'art. Établie en plein cœur industriel de Bruxelles, la *Compagnie des Bronzes* a connu un destin intéressant à plus d'un titre. Regards sur l'un des fleurons de notre patrimoine industriel.

Dans la seconde moitié du XIXe siècle, Bruxelles connaît un développement sans précédent, qui se traduit par une croissance de la population et une urbanisation des faubourgs, notamment bourgeois. Ces transformations de la ville créent une demande énorme en matière de construction, encore accrue par les chantiers qui s'ouvrent pour la réalisation des grands édifices publics. Demeures privées ou bâtiments destinés à abriter des collectivités, tous ces nouveaux espaces vont devoir être aménagés, meublés, décorés.

A l'époque, la référence en matière de décoration est Paris. Peu à peu, cependant, Bruxelles va voir se développer tout un secteur d'industries de luxe, qui profitent de ces nouvelles clientèles. Parmi celles-ci, une petite entreprise familiale promise à un bel avenir.

Naissance d'une entreprise

Le 6 juillet 1854 est créée à Bruxelles une petite société en commandite, sous le nom de *Cormann et Compagnie*. Elle poursuit probablement une activité pratiquée déjà auparavant par la même famille. On est peu renseigné sur les débuts de cette maison mais il semblerait qu'elle s'organise selon un axe double : fabrication et vente. La production est celle d'objets à bon marché, notamment en zinc, comme des luminaires. En 1859, l'entreprise se transforme en société anonyme et prend le nom de *Compagnie pour la fabrication du zinc et du bronze et des appareils d'éclairage*. Elle est établie rue d'Assaut, dans le centre de Bruxelles, à deux pas de la cathédrale Saints-Michel-et-Gudule. Les statuts de 1859 distinguent trois secteurs en matière de fabrication (la deuxième branche d'activités est la vente et l'exportation) : "la fabrication du zinc pour travaux, bâtisses et ornementations ; l'exécution de travaux d'art en zinc, bronze, fer et autres métaux ; le placement des conduits pour le gaz, la fabrication d'appareils d'éclairage et de tous autres produits analogues".

Ce passage au statut de société anonyme, comme l'arrivée des premières commandes importantes dans ces différents secteurs, correspondent au vrai départ de ce qui va devenir la *Compagnie des Bronzes*. Celui-ci se marque aussi dans le dédoublement des sites d'activités, avec l'achat d'un terrain dans les faubourgs de Bruxelles, à Molenbeek-Saint-Jean, et l'installation à cet endroit d'une fon-

Fig. 1- Personnel de la Compagnie des Bronzes, [1900] (Collection La Fonderie).

1 Ce texte est une version résumée d'un article paru dans la publication *Fabrique d'Art. La Compagnie des Bronzes, 1854-1979*, Bruxelles, La Fonderie, 2004, auquel je renvoie pour la bibliographie et surtout pour les aspects traités par d'autres auteurs et qui n'ont pas été abordés ici faute de place : techniques (techniques de fonte et de finition), sociaux (apprentissage, caractéristiques de la main d'œuvre, organisation du travail et des solidarités professionnelles), commerciaux (concurrence et participation aux expositions internationales), artistiques et notices thématiques (présentant des commandes particulières, notamment).

derie et d'importants ateliers (1862-1863). L'établissement initial de la rue d'Assaut subsiste néanmoins. Il se spécialisera progressivement en magasin, même s'il abrite toujours une partie de la production.

Dans les années 1860-1870, le bronze semble prendre de plus en plus d'importance. En 1866, du reste, le nom "Compagnie des Bronzes" semble déjà couramment utilisé. Les sources font état de deux axes de fabrication : "objets d'art et d'ameublement" d'une part, "bronze industriel" de l'autre.

En un peu plus de quinze ans, l'entreprise a évolué. D'importantes commandes lui ont permis d'amorcer une production de plus en plus suivie, dans les différents secteurs qu'elle souhaitait développer dès 1859. En 1873, les actions de la Compagnie sont cotées en bourse. Les rapports annuels témoignent de résultats économiques excellents. Le nombre d'emplois, quoique très fluctuant, semble atteindre vers 1880 un record jamais plus égalé par l'entreprise puisqu'à cette date, l'entreprise compte quelques 300 ouvriers. En 1878, de nouveaux statuts officialisent l'appellation *Compagnie des Bronzes*.

Dans différents écrits à caractère publicitaire et promotionnel, les dirigeants de la Compagnie mettent en avant le savoir-faire acquis en quelques années, qui permet à l'entreprise de fabriquer de "l'objet le plus menu" à "la statue la plus gigantesque". L'ensemble du processus de fabrication a lieu dans l'entreprise, qui transforme le "lingot de cuivre" en "objet d'art ou d'ornementation, jusqu'à la dorure inclusivement", contrairement, affirment les dirigeants, à ce qui se fait à Paris où nombre d'étapes sont confiées "à façon" à l'extérieur. La suprématie parisienne semble écartée et la Compagnie affirme à qui veut l'entendre sa fierté nationale d'avoir pu maîtriser un ensemble de techniques et de "ne plus être tributaire de l'étranger". Cette fierté s'exprime notamment à l'occasion des expositions nationales et internationales auxquelles l'entreprise participe régulièrement. En 1878, la Compagnie obtient une médaille d'or à l'exposition universelle de Paris. On se situe là certainement au cœur d'une période prospère pour le bronze d'art puisqu'à cette même date, à Paris précisément, ce secteur concerne 600 entreprises qui emploient en tout 7 500 ouvriers.

Le "bronze industriel" "Robinetterie"

Pour bien comprendre le développement de toute une partie de la production, consacrée à la fabrication de tuyauteries métalliques, il faudrait replacer cette entreprise dans le contexte industriel plus large qui caractérise Bruxelles à cette époque. Ce serait bien sûr un autre travail mais il n'est pas inutile de rappeler qu'à partir des années 1840, le secteur de la fabrication de machines se développe de manière intense à Bruxelles. Molenbeek, en particulier, connaîtra une véritable multiplication d'ateliers mécaniques

Fig. 2 - Grande halle de coulée, vers 1905 (Collection La Fonderie).

dont les deux grandes entreprises « *Pauwels* » et « *Cail et Halot* » peuvent être considérées comme les précurseurs. Elles se spécialisent dans la fabrication de matériel de chemin de fer, de chaudières, de machines à vapeur. On constate d'ailleurs, en parcourant les archives de la *Compagnie des Bronzes*, que ses rapports sont nombreux avec ces deux entreprises, qui lui fourniront d'importantes commandes. La proximité géographique a probablement joué mais les relations entre les dirigeants expliquent également ces liens, parfois familiaux. L'architecte Félix Pauwels - administrateur de la Compagnie dès 1859 puis président du conseil d'administration, charge qu'il occupera jusqu'à sa mort en 1877 - est en effet le frère cadet de François Pauwels, fondateur de l'entreprise du même nom.

Dans les années 1860, un secteur de "robinetterie" industrielle se développe au sein de l'entreprise. Il bénéficie des nouvelles installations de Molenbeek, en particulier de l'atelier mécanique spécialisé pour "la robinetterie pour vapeur, pour eau et pour gaz, en bronze, laiton et fonte de fer". En 1876, cependant, il est question de supprimer ce secteur, "qui donne des bénéfices trop minimes", et d'affecter les locaux qui y étaient consacrés à "la fabrication d'objets d'art d'ornement" qui a "augmenté dans de grandes proportions".

Eclairage au gaz : entre art et industrie

La distinction entre l'industriel et l'artistique n'est pas facile à établir, malgré les velléités et les discours de la direction. Le secteur du gaz en offre un excellent exemple. Outre les aspects de robinetterie déjà évoqués, il est indissociablement lié au domaine de l'éclairage. Les statuts de 1859 semblent d'ailleurs associer les deux aspects.

Un intense travail de prospection est lancé, dans les années 1860, vers les communes et les particuliers. L'entreprise offre un service complet puisqu'elle est alors en mesure de poser les conduites qu'elle fabrique elle-même et de fournir les appareils d'éclairage proprement dits. Ce secteur en plein développement sera soutenu par plusieurs commandes d'équipement pour des bâtiments collectifs comme le charbonnage de Mariemont (1860), la prison de Bruges (1860) et différentes églises à Bruxelles (années 1860).

Bientôt, la Compagnie se lancera également dans la production d'appareils et d'installations davantage destinés à la clientèle privée, adaptant son offre aux évolutions techniques en matière d'éclairage domestique. À Bruxelles, le gaz éclaire d'abord les rues et les commerces avant de se diffuser, dans les années 1870, dans les habitations privées. La Compagnie profite d'une partie non négligeable du nouveau marché créé par l'urbanisation des banlieues aisées de Bruxelles (quartier de Notre-Dame aux Neiges, quartier des squares…). La production d'appareils d'éclairage devient l'un des principaux secteurs d'activités de l'entreprise.

L'électricité

L'électricité fait son apparition dans les années 1880. Comme le gaz, elle éclairera d'abord les voies publiques avant de pénétrer dans les intérieurs privés. Toutefois, le gaz se perfectionne sans cesse pour maintenir une préséance qui subsistera jusqu'à la première guerre mondiale. *La Compagnie des Bronzes* témoigne de ces évolutions. Dès les années 1890, elle développe l'adaptation pour l'électricité des appareils d'éclairage au gaz. Un département « électricité » se développe peu à peu. Le début du XXe siècle voit les commandes se multiplier dans ce domaine. L'axe double de l'activité, placement des réseaux et fourniture des appareils d'éclairage, permet à l'entreprise d'obtenir d'importants chantiers, comme celui de l'École militaire en 1908. Une fois le passage du gaz à l'électricité acquis pour les appareils d'éclairage, la Compagnie poursuit son activité dans le secteur de l'électricité, mais celle-ci se concentre désormais sur la seule pose d'installations électriques stricto sensu, de plus en plus souvent de manière indépendante de la fabrication de lustres ou autres luminaires de bronze, dont le goût est par ailleurs en perte de vitesse. Dans les années soixante, les commandes d'installations élec-

Fig. 3 - Lampes mobiles à l'électricité. Planche photographique extraite d'un catalogue des produits vendus par la Compagnie des Bronzes, s.d. (Collection La Fonderie).

Fig. 4 - Atelier de ciselure, vers 1905 (Collection La Fonderie).

triques pour d'importants chantiers comme ceux de la Bibliothèque Royale (1960-1963), du complexe administratif du Berlaymont (1965-1966) ou de la Banque Nationale (1968-1969), vont permettre à l'entreprise de subsister à une époque où la fonte du bronze ne représente plus qu'une part très minime de son activité. Ce secteur sera le seul à subsister jusqu'à la faillite de 1979.

Le secteur artistique "Bronzes d'éclairage et d'ameublement"

Dès le début de son activité, la Compagnie produit et commercialise des appareils d'éclairage (présents dans l'appellation de la nouvelle société anonyme en 1859) et des "objets d'art et d'ameublement". En effet, l'éclairage n'est pas le seul domaine à travers lequel le bronze se répand dans les intérieurs bourgeois. Au XIXe siècle, l'industrie du bronze connaît un développement considérable grâce à des innovations techniques. Ainsi, les procédés de réduction mécanique (procédé Collas) des statues et la technique de fonte au sable permettent d'abaisser le coût de fabrication de celles-ci et des objets décoratifs qui accompagnent les œuvres d'art proprement dites. Désormais plus accessibles, ces objets touchent une nouvelle clientèle. Celle-ci fait partie de cette bourgeoisie qui acquiert des maisons dans les nouveaux faubourgs de Bruxelles dans le dernier quart du XIXe siècle. Leurs demeures moins vastes que les hôtels de maître de la grande bourgeoisie sont plus adaptées aux bronzes de petites dimensions, imitations de statues antiques ou d'œuvres contemporaines. La décoration intérieure de ces maisons se caractérise par une profusion de mobilier et une manie de l'accumulation : meubles, bibelots, tapis et tissus foisonnent et s'entremêlent sans cohérence de styles. Dans ces intérieurs chargés, le bronze et ses imitations tiennent une place de choix. Les luminaires, adaptés au gaz et à l'électricité apparus à la fin du siècle, comme les lustres, torchères, appliques se déclinent dans ce matériau tout comme les ornements des meubles. Sur les cheminées sont posées des horloges ou pendules composées de bois, de marbre et de bronze et encadrées de candélabres. Des jardinières et autres cache-pots abritent les plantes vertes du jardin d'hiver tandis que les vases massifs montés sur socle ou posés sur des tables complètent le décor.

Profitant des nouveaux goûts de cette clientèle toujours croissante, la *Compagnie des Bronzes* développe toute une gamme de produits, disponibles sur catalogue ou dans son magasin de la rue d'Assaut. Dans sa vitrine, l'entreprise présente aussi bien des objets de sa propre fabrication que des produits venus d'ailleurs. L'étude des ventes en magasin permettrait de se faire une idée des évolutions du goût bourgeois sur plus d'un siècle. Celles-ci connaîtront des hauts et des bas, dus essentiellement à la concurrence d'autres commerces semblables et aux pro-

blèmes que cause l'écoulement des stocks. Ceux-ci en effet prennent à certains moments une telle importance que l'on décide de "mettre au creuset" les "anciens modèles (...) démodés". Tout au long de son existence, l'entreprise développera des stratégies commerciales pour faire connaître ses produits et accroître sa clientèle : insertions publicitaires, nouveaux aménagements de ses magasins, engagement de vendeurs "professionnels" (1903) ou de représentants ailleurs en Belgique et à l'étranger.

Parallèlement aux salons et salles à manger privés, les objets décoratifs en bronze font leur apparition dans les édifices publics ou collectifs qui se développent eux aussi dans la capitale et dans les autres villes du jeune État belge. L'une des premières commandes dans ce domaine semble être celle de luminaires pour la Chambre des Représentants en 1868. La même année, la *Compagnie des Bronzes* se voit chargée de l'éclairage de la nouvelle Banque Nationale. Mais c'est surtout une importante commande de lustres pour le palais royal qui, en 1869, viendra à point pour relancer l'activité de l'entreprise. Il est à noter que ces commandes, constituées surtout de luminaires, comportent également des objets décoratifs comme des pendules ou garnitures de cheminées.

Au service des sculpteurs et de la statuaire monumentale

Il reste beaucoup à écrire sur le renouveau du bronze au milieu du XIXe siècle, comme nouveau matériau, plus prisé dans la sculpture "romantique", qui succède - sans toutefois l'éclipser - au marbre qui a fait la splendeur de la période néo-classique. Le succès du bronze est surtout lié à une série d'innovations techniques et l'on sait à quel point l'innovation est une valeur chère au XIXe siècle. Pour couler en bronze les œuvres qu'ils ont réalisées en terre, en plâtre ou en cire, les artistes ont presque toujours recours à une fonderie. Rares sont ceux qui possèdent la leur propre. Le cas de la *Compagnie des Bronzes* est exemplaire puisque son activité se développe à partir d'une petite entreprise familiale apparemment spécialisée dans les métaux à bon marché, sans rapports directs avec le monde de l'art. Celui-ci va petit à petit intéresser la Compagnie parce qu'elle va occuper un créneau porteur du marché, la fonderie de monuments en bronze, et toucher par là une clientèle bien particulière : les sculpteurs. En effet, pour la réalisation de ces monuments, c'est le plus souvent l'artiste qui sert d'interlocuteur : sur un ensemble conservé d'une cinquantaine de contrats passés avec la *Compagnie des Bronzes* entre 1861 et 1902, 42 sont conclus directement avec l'artiste.

Fig. 5 - Magasin rue d'Assaut, vers 1905 (Collection La Fonderie).

C'est probablement à la demande des sculpteurs que la *Compagnie des Bronzes* réintroduit en Belgique, après de patients essais et recherches, la technique ancestrale de la fonte à la cire perdue, au début des années 1880. Cette innovation, qui permet un rendu beaucoup plus fin des détails, est encensée par la critique. La *Compagnie des Bronzes*, consciente de la valeur ajoutée par la cire perdue à ses réalisations, perfectionne la technique et la développe surtout pour les pièces de petites et de moyennes dimensions (statues et statuettes, éléments de lustrerie, vases ...). Cette innovation semble avoir été aussi inspirée par l'espérance d'attirer les sculpteurs belges et étran-

gers. L'innovation technique devient un argument de vente destiné avant tout aux artistes.

Ces quelques thèmes montrent une facette fort intéressante de la confrontation entre art et industrie qui se développe au XIXe siècle : celle qui concerne la manière dont les sculpteurs ont vécu les évolutions techniques liées à leur discipline, et le passage de l'œuvre unique à l'œuvre multiple. Des rapports se nouent entre deux mondes a priori distincts. Dans le cas de la *Compagnie des Bronzes*, ils sont facilités par la présence, parmi les actionnaires de l'entreprise, voire parmi ses administrateurs, de plusieurs artistes ou personnalités liées au monde de l'art, comme l'architecte Henri Beyaert, actionnaire de la Compagnie dès 1859, ou Paul Lambotte, Directeur général honoraire des Beaux-Arts, administrateur de 1933 à 1939, pour ne citer que deux exemples.

Bronzes monumentaux

Au XIXe siècle, le nombre de statues qui s'élèvent sur les places, dans les parcs, au cœur de tous les espaces publics disponibles s'accroît dans de si fortes proportions que les contemporains parleront de "statuomanie". En effet, la statuaire occupe une place de plus en plus grande dans l'aménagement de l'espace urbain : fontaines, places et jardins publics. Elle répond à un souci pédagogique d'éducation des masses populaires, par l'exemple des grands hommes accessible à tous, sous sa forme de pierre ou de bronze, au cœur de l'espace public. En Belgique, cette statuomanie prend des accents de leçon d'histoire. La jeune nation, qui doit consolider son identité aux yeux de l'extérieur et éduquer à cette nouveauté sa propre population, multiplie les représentations du passé national, incarné dans des héros qui ont défendu la patrie (ou défendu les libertés communales !) contre l'envahisseur ou l'occupant étranger (les comtes d'Egmont et de Hornes, Jacques Van Artevelde, Everard t'Serclaes ...) ou fait resplendir son nom par leurs mérites artistiques (Teniers, Leys, ...), littéraires, scientifiques (Mercator...) ou industriels (John Cokerill...), pour ne citer que des monuments réalisés par la *Compagnie des Bronzes*.

L'entreprise, tournée à l'origine vers d'autres types de productions, va assez vite investir ce nouveau secteur. Le premier monument important commandé à la Compagnie sera la double statue du sculpteur Charles-Auguste Fraikin représentant les comtes d'Egmont et de Hornes (1861). Installé à l'origine sur la Grand Place de Bruxelles, ce groupe décore aujourd'hui le square du Petit Sablon.

La liste des monuments réalisés en Belgique par la Compagnie est impressionnante. Elle culmine dans les années 1880, avec des monuments comme le Toré à Liège (1880), les statuettes des

Fig. 6 - Atelier de moulage des statues, vers 1905 (Collection La Fonderie).

Fig. 7 - Charles-Auguste Fraikin. Les comtes d'Egmont et de Hornes, 1864, Bruxelles, square du Petit Sablon (© La Fonderie).

métiers au Petit Sablon (1882), quatre statues pour le dôme du Palais de Justice (1882), les groupes du Palais des Beaux-Arts (actuel Musée) (1885) à Bruxelles, la fontaine de Brabo à Anvers (1886), le monument à Breydel et De Coninck à Bruges (1886), pour ne citer que quelques exemples. En effet, le règne de Léopold II (1865-1909) se caractérise comme l'on sait par une intense activité urbanistique dans laquelle la mise en place de monuments ou la décoration de nouveaux édifices de prestige occupent naturellement une place de choix. La Compagnie profite largement de ces innombrables chantiers ouverts dans la capitale essentiellement. On peut dire qu'elle exerce dans le domaine de la statuaire monumentale un quasi monopole en Belgique jusque dans les années 1890. À partir de ce moment-là, les marchés publics (voire privés) vont être mieux répartis entre diverses fonderies.

En raison de la concurrence, mais aussi du caractère fort aléatoire du rythme des commandes, ce domaine d'activité de la Compagnie n'est pas toujours rentable. Néanmoins, elle y investira constamment ses énergies, tant il constitue une véritable carte de visite. Ce sont les grands bronzes qui font avant tout la réputation de la Compagnie. Dans ses brochures de promotion et ses catalogues, ceux-ci sont systématiquement énumérés ou reproduits photographiquement. À tel point que cette image finira par nuire à l'entreprise, qui cherche à "réagir contre cette opinion" qu'elle vend "surtout de grands bronzes et non les articles d'éclairage (...)". En 1899, les commandes ne suffisent pas et le personnel qualifié se fait rare. Certains sculpteurs commenceraient à se plaindre de la qualité des productions de la fonderie. On lit dans un compte rendu des séances du conseil d'administration : " (...) s'il ne fallait pas tenir compte du renom de la *Compagnie des Bronzes* et se préoccuper uniquement du résultat financier, il y aurait tout intérêt à fermer cet atelier qui donne peu ou pas de bénéfice et dont la plupart des clients-artistes paient difficilement et lentement".

Dans l'entre-deux-guerres, le secteur de la statuaire monumentale va être surtout occupé par des commandes internationales. On remarque en effet qu'en Belgique, le marché fort lucratif des monuments aux morts du premier conflit mondial viendra surtout enrichir les concurrents de la Compagnie. Sans doute l'entreprise a-t-elle bénéficié d'un marché qui lui était ouvert au-delà des frontières belges, depuis le XIXe siècle, grâce à son savoir-faire et aux nombreux contacts établis à l'étranger par ses dirigeants et ses agents. Ces contacts continuent à porter leurs fruits au siècle suivant, là où d'autres firmes belges, qui n'ont pas cette tradition déjà vieille de plusieurs décennies, ont sans doute plus de mal à exporter leurs réalisations. Parmi les commandes les plus remarquables, on compte la réalisation, en 1931-1933, des fameuses grilles du zoo de New York, œuvre du sculpteur américain Paul Manship (1885-1966).

La Compagnie sur le déclin (1945-1979)

Pendant la guerre, la Compagnie poursuit ses activités, quoique dans une moindre mesure. Le quasi arrêt des commandes et des ventes en magasin en 1939-1940 est suivi d'une reprise fin 1940, qui se confirmera dans les années suivantes.

Après la guerre, un lent déclin s'amorce. La commémoration du conflit fournit bien entendu plusieurs commandes. Comme ailleurs, les monuments liés à la première guerre mondiale sont réutilisés. Souvent, on y appose des plaques de bronze reprenant les listes des victimes du récent conflit. Des médaillons ou bas-reliefs célébrant la mémoire des résistants ou autres disparus de la guerre semblent avoir été coulés en nombre par l'entreprise, comme en témoignent de nombreux exemples de modèles en plâtre conservés. Le mémorial de Breendonck est l'un des rares exemples d'œuvre monumentale réalisée à la *Compagnie des Bronzes* en hommage aux victimes de la guerre.

La commémoration, de manière plus générale, reste l'un des secteurs qui donnent le plus de travail à la fonderie : plaques ou bas-reliefs célébrant un événement particulier, rendant hommage à un patron, à un fondateur... La collection de plâtres permet ici aussi de suivre à la trace tout un pan de la production.

En matière de statuaire monu-

mentale, les commandes se raréfient peu à peu. Les rois sont encore bien représentés, en particulier Albert Ier, dont la mort tragique en 1934 accélère la production d'images du "roi chevalier" que l'on honore comme héros de la première guerre mondiale : statues équestres par Alfred Courtens, inaugurée à l'Albertine à Bruxelles en 1951, ou par Victor Demanet, inaugurée au confluent de la Sambre et de la Meuse à Namur en 1955. Mais l'heure n'est plus aux héros nationaux. Quelques figures allégoriques viennent encore orner çà et là un bâtiment public, comme cette femme assise de George Grard à la Banque Nationale (1954). Mais l'État ne commande plus d'œuvres monumentales.

Quant aux sculpteurs qui désirent voir leurs créations coulées en bronze, ils sont de moins en moins nombreux à s'adresser à la Compagnie. On peut citer René Harvent, qui travaille avec la Compagnie depuis août 1945, ou André Eijberg dont plusieurs bronzes y seront coulés dans les années 1960-1970. De plus, la Compagnie n'est bientôt plus en mesure de satisfaire techniquement les exigences de qualité des artistes, comme le souligne à plusieurs reprises André Eijberg, dans une interview réalisée en 1987. Plusieurs témoins semblent regretter l'abandon de la technique à la cire perdue, qui faisait la réputation de l'entreprise. Cette perte de savoir-faire est également évoquée à propos de la fin des activités de la fonderie Verbeyst, l'une des principales concurrentes de la Compagnie, dont la faillite est prononcée en 1967. Du côté de l'ameublement, d'autre part, le bronze est passé de mode. À la Compagnie des Bronzes, la dernière coulée a lieu le 30 avril 1977. À ce moment-là, la fonderie ne représente plus que 2 ou 3 % du chiffre d'affaires total de l'entreprise et ne compte plus que 7 ou 8 ouvriers.

En fin de compte, il semble assez clair que le département électricité assure la survie de la société, principalement grâce à des commandes publiques. Ici aussi, cependant, la concurrence rattrapera bientôt la Compagnie. Au moment de la faillite, ce département, qui avait employé jusqu'à 180 personnes, n'en compte plus qu'une quarantaine.

À une époque où le bronze et la fonderie d'art en général ne connaissent plus le succès des décennies précédentes, la Compagnie ne réussit pas sa reconversion. Aucun investissement notoire n'est consenti. Les infrastructures immobilières et mobilières vieillissent. Le toit de la grande halle de coulée, dernier bâtiment encore utilisé pour les opérations de fonte, est percé en plusieurs endroits. D'autres bâtiments sont en ruine. Un ancien ouvrier raconte qu'à cette époque, les fours sont encore des fours à coke et que le sable est tamisé à la main ! Le personnel diminue, la main d'œuvre est de moins en moins qualifiée. "Comme homme de métier, il y avait Alex qui était

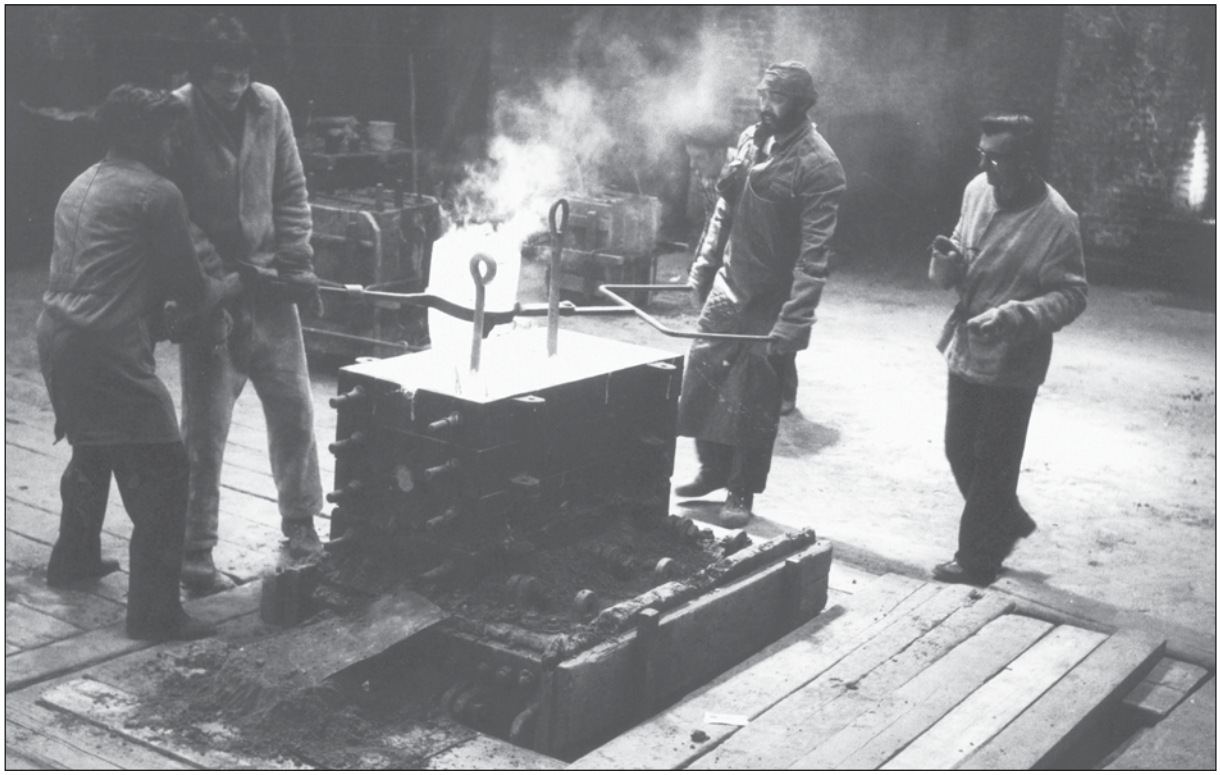

Fig. 8 - Dernière coulée, avril 1977 (© Sint-Lukasarchief, Bruxelles).

Fig. 9 - Ruelle entourant le bâtiment et desservant les ateliers et dépôts du site de la rue Ransfort, 1980 (Collection La Fonderie, © G. Vanderhulst).

mouleur, c'est tout. Les autres, c'étaient tous des gens d'occasion", raconte le sculpteur Eijberg.

En 1971, le bâtiment de la rue d'Assaut est exproprié et vendu. Les activités sont transférées rue Ransfort. Peu après la dernière coulée, la Compagnie s'installe rue de Birmingham, à Anderlecht. Les activités liées au secteur électricité s'y poursuivent pendant deux ans mais en 1979, la faillite est prononcée.

Entre ses modestes débuts sous le nom de *Cormann* et son déclin des années 1970, la *Compagnie des Bronzes* a connu un destin qui intéresse l'historien à plus d'un titre. En effet, l'exemple de cette entreprise illustre à merveille tout un pan d'histoire industrielle de Bruxelles. De taille petite puis moyenne, comme de nombreuses entreprises de la capitale, elle s'insère parfaitement dans le tissu économique et social des XIXe et XXe siècles. Ainsi, sa double localisation caractérise deux zones bien distinctes de l'espace économique bruxellois : le centre commercial (et industriel) et l'ouest purement industriel. Sa main d'œuvre fluctuante, constituée à la fois de manœuvres et d'ouvriers extrêmement qualifiés, permet d'écrire un chapitre important de l'histoire du travail. Son patronat, modeste mais habile à susciter les alliances porteuses, sa politique commerciale et de contacts internationaux nous permettent de suivre jour après jour l'évolution d'une entreprise en phase avec la demande. Cette histoire est également celle de l'évolution des techniques et le rôle de la Compagnie dans un secteur aussi essentiel que celui de l'éclairage mériterait à lui seul une étude monographique. Enfin, les traces si nombreuses laissées par les clients de l'entreprise, de tous ordres qu'ils soient, mettent en lumière des domaines d'étude fondamentaux : du goût bourgeois et de la décoration intérieure aux idéaux et débats politiques qui président à l'érection de statues sur les places publiques.

Aujourd'hui, ce passé revit grâce au *Musée bruxellois de l'Industrie et du Travail* installé sur le site même de l'ancienne fonderie. Mais il reste bien des pages d'histoire à écrire.

Christine A. DUPONT
Conservatrice adjointe à La Fonderie
(avec la collaboration de Guy Lemaire et de Anne Carre)

Pour information :

L'exposition *Fabrique d'Art, le bronze à l'œuvre* est prolongée jusqu'au 9 mai 2004.

Ouverture : du mardi au vendredi, de 10 à 17h. - samedis, dimanches et jours fériés de 14 à 17h.

Par ailleurs, une publication de référence sur la Compagnie des Bronzes sortira de presse sous peu. Richement illustrée et en couleur, elle rassemblera des contributions de spécialistes sur l'histoire de cette prestigieuse fonderie : sa production, ses travailleurs, ses techniques de fabrication, etc.

Musée bruxellois de l'Industrie et du Travail - La Fonderie
27 rue Ransfort - 1080 Bruxelles - Tél. : 02/410.99.50
info@lafonderie.be
www.lafonderie.be